

LES TROIS GUERRES SÉMINOLES 1816-1855

Serge Noirsain



Chef Billy Bowlegs, peinture de Carl Wimar (1828-1863), d'après une photographie.

INTRODUCTION

Il n'est pas possible d'aborder les conflits séminoles sans expliquer, au préalable, les fondements de la haine que cette nation voua aux Américains. Or, presque toutes ses grandes figures étaient issues de la Confédération creek. Les Creeks ne formaient pas une nation homogène mais une confédération de tribus. Celles-ci consistaient en un nombre variable de communautés structurées qui vivaient dans des villages fortifiés. Toutes appartenaient au groupe linguistique des Muskogees, mais certaines d'entre elles usaient de langues vernaculaires qui, parfois, s'en éloignaient considérablement.¹ Les dissensions internes dont souffrit la confédération creek l'égarèrent sur des voies contradictoires et même antagonistes. Leur histoire est celle des deux peuples ennemis qui auraient pu n'en faire qu'un. Comme les Gaulois, ils furent bien plus victimes de leur schisme que de la pression occidentale. Cette confédération opposait deux factions : les *Upper Creeks* de l'Alabama et les *Lower Creeks* de Géorgie. Leurs différends dataient de bien avant l'arrivée des Blancs, mais ceux-ci les aggravèrent définitivement. Progressistes, les *Lower Creeks* de Géorgie s'ouvrirent peu à peu à ce qui leur convenait dans la culture anglo-saxonne. Par contre, les « Ayatollahs » des *Upper Creeks* maintenaient leurs gens dans un hermétisme résolument agressif. Ils avaient compris qu'en les enfermant dans l'obscurantisme, ils les maintenaient plus sûrement en

¹ *Indiens d'Amérique du Nord*, Taylor & Sturdivant, p. 25.

sujétion. Si l'Iran et les moudjahidin afghans et algériens s'y emploient encore, n'oublions pas que les Eglises chrétiennes et les chefs de bandes dont est issue l'aristocratie européenne en abusèrent tout autant jusqu'au début du XX^e siècle.

Ce fonctionnement à deux vitesses de la confédération creek induisit ses composantes à traiter différemment et séparément avec leurs interlocuteurs occidentaux. Lorsqu'en 1812, débute la guerre entre les Etats-Unis et le Royaume-Uni, le chef shawnee Tecumseh use de son aura auprès des conservateurs creeks pour les rallier aux Britanniques. Sa stratégie visait évidemment à éloigner des siens, l'influence qu'il jugeait pernicieuse des agents et missionnaires américains. En réaction, l'autre faction entra dans le conflit aux côtés des Américains.

Dès lors, les Creeks deviennent les pires ennemis d'eux-mêmes. La guerre anglo-américaine en engendre une autre, probablement plus coûteuse en vies humaines : celle des *Red Sticks*². En août 1814, le général et futur président des Etats-Unis, Andrew Jackson, règle définitivement le problème en fauchant plus de mille rebelles creeks sur le champ de bataille de Horseshoe Bend. Jackson détestait les Indiens, qu'ils fussent progressistes ou non. Fort du pouvoir que lui conférait son succès militaire, il impose le Traité de Fort Jackson à ses alliés creeks et à ceux qu'il venait de vaincre. Celui-ci les contraint à céder la majeure partie de leurs terres en Alabama et une parcelle de celles qui jouxtaient la Floride espagnole. De 25 000 à 30 000 Creeks résidaient en Géorgie à cette époque. La défaite des *Upper Creeks* en 1814 avait exacerbé la haine entre les deux factions malgré le calme apparent qui régna jusqu'en 1825.³

En mars de cette année, le chef des *Lower Creeks* signait le Traité d'Indian Springs par lequel sa nation cédait ses dernières terres en Géorgie et en Alabama en échange de nouvelles, à l'ouest du Mississippi, et d'une indemnité de 25 000 dollars. Deux mois plus tard, un commando d'intégristes creeks l'assassinaient pour cette trahison. Suivit alors une longue période de représailles entre les deux blocs creeks. Craignant qu'elles ne retardent ou qu'elles aient des retombées sur la colonisation de leurs terres, le gouvernement américain accepta de renégocier le Traité d'Indian Springs. Durant les trois années qui suivent, les Creeks se révèlent incapables de formuler des options communes. Des heurts surgissent inévitablement entre eux et des colons américains. Le Congrès intime alors au général Winfield Scott l'ordre d'expédier ces Indiens dans l'Ouest, de gré ou de force. L'armée américaine en convoya de 15 000 à 22 000 dans ce qui deviendrait l'Territoire Indien. Leur périple ne prit fin qu'en 1837.⁴

Les Séminoles

Cette nation indienne ne doit son existence qu'à des caprices de l'histoire. Comme aucune barrière naturelle ne sépare leur territoire de la Floride, des bandes de Creeks passent inconsciemment dans cet Etat au cours du XVII^e siècle. Leurs mœurs belliqueuses les imposent sans difficulté aux tribus éparses qui peuplent alors la Floride. La plupart de celles-ci s'exprimaient dans différents idiomes creeks dont les racines étaient le plus souvent muskogéennes (Hitchitis, Mikosukis, Yuchis). En 1763, la cession de la Floride à la Grande-Bretagne, par l'Espagne, entraîne un accroissement de la colonisation blanche dans cet Etat et multiplie les relations entre Indiens et Occidentaux. De 1763 à 1783, les autochtones et allochtones indiens de Floride se fondent complètement les uns avec les autres et se forment une nouvelle identité malgré ses composantes hétérogènes. Les Séminoles sont nés. Le terme sous lequel ils se

² Surnom que les Américains donnèrent aux Upper Creeks parce qu'ils manifestaient leur état de guerre en plantant une haute perche peinte en rouge (red stick) au centre de leurs villages. *Seminole*, Garbarino, p. 49.

³ *Creek Nation on the Eve of the Civil War*, DuChateau, pp. 290-91 ; *Creek Colonization in Oklahoma*, Savage, pp. 34-39 ; *Guide to the Indian Tribes of Oklahoma*, Wright, pp. 129-35 ; *Five Civilized Tribes*, Foreman, pp. 211-16.

⁴ *Creek Colonization*, Savage, pp. 39-41 et *Population in Indian Territory*, Doran, pp. 495-98. Pour plus de détails, voir *Indian Removal, the Emigration of the Five Civilized Tribes* de G. Foreman.

désignent, *séminoli*, signifie dissidents ou séparatistes. Il souligne donc leur définitive scission avec la confédération creek. Le fonctionnement tribal et les croyances religieuses des Séminoles diffèrent peu de celles des Creeks puisque la majorité des premiers était issue des seconds.

L'environnement politique des Séminoles commence à se détériorer en 1783 lorsque le Traité de Paris rétrocède la Floride à l'Espagne. Le laxisme des autorités espagnoles permet à beaucoup de pionniers américains d'y exploiter de vastes terres en friche sur lesquelles ils emmènent leurs esclaves noirs. L'augmentation de la population américaine et le refuge que ses Noirs en fuite trouvent chez les Séminoles provoquent de plus en plus de frictions entre les deux communautés. L'afflux d'une nouvelle vague de réfugiés *Upper Creeks* transforme progressivement cette tension en une situation explosive. Nous avons vu que le Traité de Fort Jackson scellait le conflit qui avait opposé les *Upper Creeks* aux Américains et à leurs alliés *Lower Creeks*. Comme ce traité les dépossédait des deux tiers de leurs terres, des milliers de *Upper Creeks* aigris passèrent en Floride pour échapper à la tutelle américaine. Ces réfugiés sont si nombreux qu'en très peu de temps ils triplent le nombre de la population séminole. La haine que leur inspirent les institutions occidentales se communique aisément aux autres Séminoles et durcit encore davantage leurs relations avec les Blancs.

En se mêlant aux autochtones floridiens, les fuyards creeks se trouvent dans l'obligation de renoncer à l'esclavage des Noirs. Les Séminoles avaient évolué différemment. Les Nègres marrons qu'ils recueillent s'intègrent aisément dans leurs tribus. Même s'ils vivent séparément les mariages mixtes se multiplient. Ce métissage se teintait également d'une pincée d'un sang espagnol qui contenait parfois des racines arabes. Ce brassage de races ne concerne cependant qu'une minorité des Séminoles. Toutefois, la surimpression de l'expansionnisme des *Upper Creeks* sur ces combinaisons raciales génère un peuple particulièrement explosif. La nation séminole naquit de la guerre et celle-ci domina son histoire.

En raison même de ce qui motivait leur présence dans les communautés séminoles, les Noirs et les sang-mêlé jouèrent un rôle déterminant dans la résistance de leur nation à la poussée occidentale. Celle-ci menaçait davantage leur intégrité physique que leurs frères indiens. Sans pour autant les identifier à leur race, les Séminoles ouvrent volontiers leurs villages aux esclaves en fuite car ils leur apportent une meilleure connaissance de la mentalité et de la puissance économique de leurs adversaires.

Par exemple, les Noirs leur enseignent des méthodes agricoles qui surpassent les habitudes ancestrales des Indiens. Leurs récoltes de maïs, de patates douces et de légumes assurent désormais des ressources plus diversifiées et plus importantes que dans le passé. Par opposition aux « chasseurs-cueilleurs » que sont leurs nouveaux partenaires, les Nègres marrons intensifient également l'élevage des bêtes à cornes. Au fil du temps, ces mutations progressives dans la vie des Séminoles entraînent une interdépendance entre leurs deux groupes ethniques sans vraiment les amalgamer. Les Noirs et les métis reconnaissent volontiers leur allégeance aux Muskogees en consentant à les nourrir tandis que les seconds s'engagent à les protéger en toute circonstance.

L'étroite coexistence des Noirs et des purs Muskogees débouche sur un autre phénomène. Comme les premiers parlent anglais ou espagnol, ils servent naturellement d'interprètes entre les chefs indiens et les Occidentaux. Maîtres d'une langue qu'ils sont seuls à pratiquer, ces interprètes se muent rapidement en conseillers. Nous savons tous que la puissance relève de la connaissance d'une matière que les autres ignorent. Des conseillers noirs ou métissés d'Indien incitèrent donc les autres Séminoles à résister à une institution qui ne les concernait pas au premier chef : l'esclavage.⁵

⁵ *Seminole Colonization in Oklahoma*, Welsh, pp. 77-82 ; *Seminole*, Garbarino, pp. 36-40 ; *Population in Indian Territory*, Doran, pp. 492-507 ; *Black Indians*, Katz, pp. 49-52. Voir aussi *The Seminoles* de E.C. Mc Reynolds.

La première guerre séminole 1816-1823⁶

Ce premier conflit entre Séminoles et Américains ne couvre en réalité qu'une série d'actions isolées dans l'espace et le temps. Jusqu'alors, peu d'esclaves africains cherchaient à s'enfuir car les barreaux virtuels de leur prison ne se limitaient pas au domaine de celui qui les contraignait à la servitude. Leur prison était ce continent de Blancs où un sort identique les attendait partout. Les planteurs géorgiens comprennent donc vite que l'impunité dont profitaient leurs esclaves en fuite auprès des Séminoles leur ouvrait désormais un havre de liberté proche et accessible. Puisque leur gouvernement ne pouvait pas agir sur un sol étranger, les planteurs en question résolvent de régler le problème eux-mêmes. Ils forment une milice qu'ils intitulent glorieusement les « Patriotes » et avec laquelle ils comptaient bien annexer les territoires séminoles que les autorités espagnoles géraient avec un laxisme flagrant.

Colporté par des esclaves en fuite, le plan géorgien attise la colère des villages frontaliers séminoles. Mieux préparés à l'action directe que leurs antagonistes, des bandes de guerriers attaquent les plantations les plus proches et grossissent leurs rangs avec les esclaves qu'ils libèrent. Faisant preuve d'une mobilité déconcertante, des Séminoles détruisent un convoi de l'armée américaine, refoulent la milice des « Patriotes » et tuent son chef. Les Etats-Unis se devaient de réagir énergiquement et ils en confient la tâche à leur meilleur officier, le général Andrew Jackson qui s'était illustré contre les Britanniques durant la seconde guerre d'Indépendance. A la fin de ce conflit, un officier anglais fait ériger un fort à 22 km en amont de l'embouchure de l'Apalachicola River. Après le retrait des troupes britanniques, une bande composée de Nègres marrons et de sang-mêlé indiens s'installe dans la place qui prit le nom de Fort Negro. Garcia, vraisemblablement un métis afro-ibéro-séminole, le commandait à la tête de 300 hommes d'origines diverses. Il pensait que sa position était assez forte pour razzier impunément les plantations de la région tout en défendant, sur plus de 75 km, les champs séminoles en lisière de l'Apalachicola River.

Pour contrecarrer leurs visées, les Américains bâtissent Fort Scott, à quelques kilomètres de la frontière espagnole, sur la rive occidentale de la Flint River. Déloger les Séminoles noirs de Fort Negro ressortissait a priori au miracle. Non seulement sa triple enceinte en pierres résisterait aux impacts de l'artillerie de campagne, mais les dangereux marécages qui entouraient cette place forte la protégeaient d'une attaque massive de l'infanterie ennemie. Sans déclaration de guerre ni de démarche auprès du gouverneur espagnol, le général Jackson ordonne au général Gaines de rayer Fort Negro de la carte avec tous ses occupants. Un contingent de l'armée régulière américaine auquel se joignent 500 mercenaires creeks converge vers ce point crucial avec le support de quelques canonnières de l'U.S. Navy. Fin juillet 1816, les coalisés se déploient devant le fort et en exigent la reddition. Défiant ses adversaires, le commandant Garcia fait hisser les couleurs britanniques et ensuite le drapeau rouge annonçant que le combat serait sans merci. Il insulte la délégation américaine qui lui propose une entrevue puis fait tirer l'un de ses quatre canons. Les mulâtres qui les servent en avaient appris les rudiments dans la milice espagnole.

Les artilleries respectives entament alors un dialogue qui, de prime abord, se révèle plus bruyant que meurtrier. Cependant, à la neuvième salve des Américains, un boulet chauffé au rouge percute miraculeusement la réserve de munitions du fort. Il explose aussitôt. Quand les flammes eurent fini de lécher ce qui était encore combustible et que le vent eut dissipé les volutes de fumée noire, les soldats yankees découvrirent 270 morts, 64 blessés et trois rescapés complètement hébétés. Parmi eux figurait le commandant Garcia que les Américains exécutent le lendemain avant de ramener les

⁶ Sauf référence spécifique, ce chapitre résulte de la compilation des ouvrages suivants : *Black Indians*, Katz, pp. 53-59 ; *Seminole Colonization in Oklahoma*, Welsh, pp. 82-84 ; *American Indian Treaties*, Prucha, pp. 175-76.

survivants noirs en Géorgie pour les y revendre comme esclaves. Cette brève campagne sur le sol espagnol, le public américain l'ignora jusqu'en 1837, lorsqu'un certain juge William Gay en révéla les péripéties.

Le succès américain à Fort Negro prouva au moins aux Séminoles que toute résistance dans la Floride occidentale devenait impossible. Les clans implantés dans le nord-ouest de la Floride filent alors dans l'Est pour se placer sous la protection du chef Billy Bowlegs, près de la Suwannee River. S'érigent alors de nouveaux villages qui s'échelonnent jusqu'à Tampa Bay. Au début 1817, des observateurs américains signalent que « *500 guerriers rouges et noirs* » s'agitent au son des tambours et se préparent à un nouveau conflit.

Lorsque, dans le courant de cette même année, James Monroe accède à la présidence des Etats-Unis, le général Andrew Jackson lui propose d'annexer la Floride en soixante jours. Sur ces entrefaites, des soldats américains nettoient un village séminole à Fowlton, dans le sud de la Géorgie. Comme les représailles indiennes ne font aucun doute, Jackson prend les devants en réduisant tous les villages séminoles qui se trouvent ou non sur le sol des Etats-Unis. En janvier 1818, à la tête de deux régiments de dragons et d'une petite flottille, il marche sur les villages de Billy Bowlegs pour « *les trouver et les détruire.* » Le 24 mai, Jackson entre dans Pensacola (Floride). Sa promenade militaire n'a rencontré aucune résistance, surtout pas de la part des Espagnols dont le gouverneur s'est réfugié à Cuba. L'impétuosité de Jackson surprend le Congrès américain qui songeait à une solution plus diplomatique, mais l'Espagne n'est plus qu'un géant moribond dont toutes les colonies querellent son autorité. La brutale annexion de la Floride ne dépasse donc pas le stade du simple incident qui se règle très vite. En 1819, le Traité Adams-Onis scelle le transfert de la Floride aux Etats-Unis pour cinq millions de dollars. Les Indiens floridiens ne réalisent pas qu'en changeant de maîtres, ils perdaient les meilleurs.

Interlude⁷

Dès que les Etats-Unis eurent acquis la Floride, le lobby des planteurs géorgiens remonta aux créneaux en réclamant soit la restitution de leurs esclaves passés chez les Séminoles soit une compensation financière pour cette perte. Leurs exigences retentissent d'autant plus fort que leurs Nègres continuaient de disparaître à l'intérieur de la Floride. La situation s'avérait complexe parce que Jackson avait conquis la Floride sans avoir maîtrisé ses autochtones indiens. Dans un premier temps, les autorités civiles américaines tentent de promouvoir l'esclavage des Noirs au sein des clans de pure race muskogee. Elles incitent même les riches planteurs creeks à razzier des villages séminoles pour y récupérer leurs Noirs et de leurs métis. Sans parvenir à créer un véritable fossé entre Séminoles noirs et Séminoles muskogeés, les agents fédéraux réussissent tout de même à interpeller les seconds en leur faisant valoir le droit de propriété qu'ils pourraient exercer sur ceux qui avaient une ascendance noire. Tourmentés par ces failles qui semblaient se dessiner entre leurs deux communautés, les Séminoles noirs se regroupent instinctivement pour mieux résister à un éventuel revirement de leurs protecteurs. En 1822, le secrétaire d'Etat fédéral écrit que « *près de 600 Nègres marrons se tenaient dans les forêts de Floride* » et qu'il en vivait bien plus encore dans le sud de cet Etat.

Washington ne conçoit donc qu'une issue au problème séminole : leur déplacement dans l'Ouest ou leur insertion dans la nation creek. Les Séminoles s'y opposent violemment, mais le 8 septembre 1823, le gouvernement américain corrompt quelques-uns de leurs chefs pour qu'ils ratifient le Traité de Moultrie Creek, le premier qu'il

⁷ Sauf référence spécifique, ce chapitre résulte de la compilation des ouvrages suivants : *Black Indians*, Katz, pp. 59-60 ; *Seminole Colonization in Oklahoma*, Welsh, pp. 87-88.

conclut avec cette nation indienne. Faisant suite à celui-ci, les Séminoles se concentrent dans le centre de la Floride et promettent de rejeter tous les esclaves en fuite qui y chercheraient asile. En contrepartie, l'Etat américain s'engage à leur verser une annuité de 5 000 \$ pendant vingt ans, à leur délivrer du bétail, du matériel aratoire et diverses fournitures pour une valeur de 6 000 \$, à prendre à sa charge leur approvisionnement pendant un an et à les dédommager pour tous les biens qu'ils ne pourront pas emporter avec eux. James Gadsden était le secrétaire à la Guerre qui procéda à la conclusion de ce traité. Il confia à l'un de ses proches : « *Ce n'est pas nécessaire de vous déguiser le fait qu'en réalité, ce traité est imposé aux Indiens, ils n'en auraient jamais accepté les termes s'ils ne pensaient pas que nous avons le pouvoir de les leur imposer.* »⁸

Ce traité ne règle rien du tout. Deux ans après sa conclusion, les agents fédéraux admettent que les terres concédées aux Séminoles n'étaient pas arables, ce dont ces derniers se rendirent compte tout de suite. En outre, les Blancs sont autorisés à pénétrer dans la réserve pour y reprendre leurs anciens esclaves. Ils se comportent comme en terrain conquis et n'hésitent pas à maltraiter les Indiens qui refusent de collaborer avec eux. Dans beaucoup de cas, ils enlèvent des métis issus de parents, voire de grands-parents libres. A cette tension latente s'ajoutent deux ferments explosifs : l'accession de Andrew Jackson à la présidence, en 1828, et une terrible sécheresse qui accule les Indiens floridiens à la famine. Pour survivre, ces derniers n'ont d'autre choix que celui de se réapprovisionner aux dépens des colons blancs. Quant à l'élection de Jackson, elle s'inscrit dans un courant d'idée qui visait purement et simplement à la déportation des Cinq Nations civilisées (Choctaw, Chickasaw, Cherokees, Creeks et Séminoles) à l'ouest du fleuve Mississippi. Sous l'impulsion de son nouveau président, le Congrès entérine ce projet en 1830. Washington investit alors le colonel James Gadsden de la difficile mission de convaincre les Séminoles d'émigrer en Arkansas pour y partager une réserve avec les Creeks. Non seulement ceux-ci pratiquaient intensivement l'esclavage, mais en outre, les *Lower Creeks* avaient toujours combattu dans les rangs américains lors des précédents accrochages avec les Séminoles. Gadsden choisit le site de Payne's Landing, dans le nord-est de la Floride, pour y négocier avec les représentants séminoles. Quoique le lieu soit facilement accessible, il lui faut tout de même attendre trois mois (9 mai 1832) avant d'y réunir suffisamment de chefs pour entamer les pourparlers. Quelque sept chefs principaux et huit chefs subalternes (ou sous-chefs) apposent leur griffe sur le document qui les contraignait à s'expatrier, mais cette affaire suscita néanmoins une controverse.

S'il est incontestable que certains des chefs s'exécutèrent en échange d'avantages en nature, certains prétendirent qu'ils n'avaient pas signé, même si leur nom figurait sur le traité. Charley Emathla et Negro Abraham participèrent à cette assemblée ; la seconde guerre séminole leur apporterait la renommée. Le premier soutint avoir signé sous la contrainte. Quant au second, il expliqua qu'il avait mal interprété certains termes de ce traité. Si les méthodes des Blancs étaient sujettes à caution, l'argumentation des Indiens ne versait pas vraiment dans le limpide. Il est en tout cas probable que la promesse des Américains de leur livrer immédiatement des vêtements et de l'approvisionnement les influença. En tout état de cause, ce traité ne pouvait devenir exécutoire qu'après l'envoi d'une délégation séminole en Arkansas pour y examiner les terres que Washington leur réservait. Si l'avis de cette délégation s'avérait favorable, il engageait de facto sa nation tout entière. Ce libellé, de toute évidence conçu par les Blancs, s'opposait formellement au fonctionnement de la nation séminole. Ce n'était pas une poignée de leurs chefs mais leur grand conseil qui était le seul habilité à prendre une pareille décision.

Cette délégation débarque à Fort Gibson (Arkansas) en novembre 1832. Elle comprend quelques personnages appelés à la notoriété : John Jumper, conseiller du chef

⁸ *Indian Affairs ; Laws and Treaties*, vol. II, p. 203, Kappler, in *American Indian Treaties*, Prucha, pp. 151-52 ; *Treaty of Moultrie Creek, 1823*, Mahon, pp. 350-72.

suprême Micanopy, Charley Emathla et cinq autres chefs séminoles accompagnés par leur interprète Negro Abraham. A l'issue d'un grand tour incluant une chasse au bison, les représentants séminoles se déclarent satisfaits de la zone qui leur était impartie au sein de la réserve creek (Traité de Fort Gibson, 28 mars 1833) mais objectent qu'ils vivraient difficilement dans le proche voisinage des Indiens des plaines, plus précisément des Osages et des Comanches que John Jumper qualifia de gredins et de voleurs de chevaux.

Comme les Américains devaient s'y attendre, le grand conseil séminole refusa d'entériner la simple acceptation de quelques-uns de ses chefs. Pour les deux parties, l'affaire équivalait à un retour à la « case départ ». Un autre facteur avait encouragé les acteurs américains à forcer quelque peu la main des délégués séminoles. Comme la plupart des Creeks se trouvaient déjà en Territoire Indien, Washington avait suspendu le paiement d'une partie de leurs annuités, en l'occurrence 250 000 dollars, en attendant que les Séminoles les y rejoignent. Les planteurs géorgiens avaient en effet obtenu que cette somme leur soit attribuée en compensation des esclaves que les Séminoles leur avaient enlevés ou qu'ils continuaient de protéger. Pour récupérer cette perte financière, les Creeks attendaient donc impatiemment l'arrivée des familles séminoles pour vendre tous ceux dont les traits trahissaient une ascendance négroïde.

Une seconde délégation séminole approcha l'un des membres de la commission américaine qui avait conclu le Traité de Fort Gibson pour demander d'en rediscuter les termes. Celui-ci refusa en arguant qu'ayant été signé, le traité devenait exécutoire.⁹ Dans son étude élaborée sur les traités de Payne's Landing et de Fort Gibson, l'historien John K. Mahon déclare que, nonobstant quelques légères contradictions, ce traité ne contenait rien de rédhibitoire. Cependant, les Séminoles ne comprirent pas que leur refus de s'y conformer les menait à la guerre.¹⁰ C'est durant cette période trouble qu'émergent Osceola et bientôt la seconde guerre séminole.



⁹ *Indian Treaties*, Prucha, pp. 175-77.

¹⁰ *Two Seminole's Treaties : Payne's Landing and Fort Gibson*, Mahon, pp. 1-21.

La seconde et grande guerre séminole 1835-1842¹¹

Il n'existe aucun document infirmant ou confirmant ce que le mythe accorde à la jeunesse d'Osceola. Divers recoupements incitent cependant les historiens à situer sa naissance en 1804. Issu d'un Creek conservateur et d'une métisse, il voit le jour en Géorgie. Après la guerre de 1813-1814, Osceola, sa mère et une poignée d'irréductibles *Red Sticks* fuient la Géorgie, se réfugient en Floride espagnole et se fondent dans un clan séminole. Après la mort de son époux, la mère d'Osceola se remarie avec un certain Powell de souche anglo-saxonne. Rien ne le prouve, mais pour des raisons évidentes, Osceola se réclama toujours du premier mari de sa mère. Que cela soit vrai ou non importe peu, il retirait une fierté de son appartenance à la société creek la plus hostile à la civilisation occidentale, celle des *Red Sticks*.

Le nom d'Osceola n'est qu'une déformation de la prononciation américaine de *Asi-Yoholo* ou *Assin-e-O-La* signifiant *le chanteur de la boisson noire*. C'est à lui qu'incombait le rôle de pousser la série de sons gutturaux qui accompagnaient la consommation d'une boisson de couleur sombre durant certains rites de purification. Il eut deux épouses. L'une d'elles, *Chechotee* (Rosée du matin), descendait d'un esclave noir. Or, la loi américaine considérait comme esclaves ceux qui avaient une ascendance noire et qui n'étaient pas dûment affranchis. La seconde épouse d'Osceola se trouvait donc dans ce cas.¹²

Le secrétaire aux Affaires Intérieures avait chargé l'agent indien Wiley Thompson de négocier le transfert des Séminoles en Territoire Indien (Oklahoma), conformément aux prescriptions du Traité de Fort Gibson. Or, les chefs Micanopy, John Jumper et Billy Bowlegs incitaient leurs pairs à rejeter les projets de l'Américain. Lors d'un conseil, en avril 1835, ce dernier avait exclu de l'assemblée les trois chefs en question. Washington rectifia sa maladresse en leur restituant leur qualité de négociateur. Ces derniers n'oublièrent pas l'affront. Lorsque Thompson, plus menaçant que jamais, revint à la charge, les principaux chefs séminoles commencent à hésiter. C'est alors qu'un guerrier haut de taille et fort en gueule émerge de l'assistance pour planter froidement son coutelas dans le document de l'agent américain. Sans avoir la moindre qualité de chef, Osceola, car c'était lui, aurait simplement ajouté : « *Ces terres sont les nôtres et nous n'avons pas besoin d'agents.* »

Aurolé par cette fanfaronnade et vraisemblablement soutenu par des Mikosukis¹³, Osceola émerge dès cet instant dans la vie politique de son peuple. L'agent Thompson et lui se heurtent sporadiquement au cours des relations américano-indiennes qui se dégradent quotidiennement. On raconte même que le premier aurait fait enfermer le second pour calmer sa vindicte. Lorsque Thompson le fait libérer, Osceola adopte apparemment un profil bas qui lui donne le temps de s'impliquer totalement dans l'organisation de la résistance séminole. C'est à cette époque précise que Thompson aurait commis, mais rien ne le prouve, une erreur de jugement qui s'avéra fatale pour les intérêts américains en Floride. Comme la seconde épouse d'Osceola était une sang-mêlé noire, Thompson aurait ordonné de la saisir et de la revendre comme esclave en Géorgie. La haine personnelle que se vouent Thompson et Osceola s'inscrit donc dans le conflit que vont se livrer leurs deux peuples. Elle explose quand Osceola fait savoir aux Blancs qu'il détient 150 barils de poudre et qu'il ne quittera pas l'Etat avant de les utiliser.

A l'instar des autres nations amérindiennes, les Séminoles manquent de solidarité à un moment crucial de leur histoire. Charley Emathla s'était rendu en Territoire Indien

¹¹ Sauf référence spécifique, ce chapitre résulte de la compilation des ouvrages suivants : *Black Indians*, Katz, pp. 59-69 ; *Seminole Colonization in Oklahoma*, Welsh, pp. 87-96 ; *Seminole*, Garbarino, pp. 46-52 ; *The Seminoles*, Mc Reynolds, passim ; *History of the Second Seminole War (1835-1842)*, Mahon, passim.

¹² *Seminole*, Garbarino, p. 49.

¹³ Les Mikasukis étaient une composante des autochtones de Floride avant l'arrivée des fuyards creeks.

avant la conclusion du Traité de Fort Gibson et persistait à encourager la migration des siens dans l'Ouest. En contrepartie, les autorités américaines lui auraient accordé la libération d'Osceola qui ordonna néanmoins son assassinat. Les partisans d'Emathla réclamèrent alors la protection de l'armée et luttèrent avec celle-ci contre leurs frères de race jusqu'à ce que leur parti (407 personnes) s'embarque pour l'Arkansas, en mai 1836. A la fin de l'année 1835, le choc armé entre Blancs et Séminoles semble inéluctable. Le 28 décembre, les chefs Micanopy, Jumper et Alligator et leurs guerriers s'embusquent en un point étroit de la piste qu'avait empruntée la colonne par du major Francis L. Dade. Forte de 107 soldats, elle venait de Fort Brooks et cheminait en direction de Fort King. Les Indiens les tuent tous, à l'exception de deux blessés graves et d'un petit malin qui feignit d'être mort. Louis Pacheco, le guide noir du major Dade, aurait révélé aux Séminoles l'itinéraire de la colonne. Le même jour mais dans l'après-midi, Osceola règle ses comptes personnels en tuant de sa main l'agent Thompson qui se rendait à Fort King.

Trois jours plus tard, Osceola et le chef Alligator émergent des deux rives de la Withlacoochee River au moment précis où les soldats du colonel Clinch et les miliciens floridiens du général Robert K. Call en entreprennent la traversée. Soumis aux feux croisés d'un ennemi invisible, ils s'engouffrent dans les flots puis se reforment tandis que les Séminoles s'évanouissent dans la forêt, ils comptaient moins d'hommes et encore moins de fusils que les Américains. C'est après ce combat qu'Osceola fait rédiger par le Noir Abraham (surnommé Negro Abraham) la note suivante qu'il destine au colonel Clinch : « *Vous avez des fusils, nous en avons aussi. Vous avez de la poudre et du plomb, nous en avons également. Vos hommes combattront et les nôtres tout autant jusqu'à ce que la dernière goutte de sang séminole imprègne la poussière de cette terre.* » Osceola ajouta en outre que la résistance séminole pourrait continuer pendant cinq ans.¹⁴



Chefs séminoles, de gauche à droite : Foke-Luste-Hajo - Yaha-Hajo - Micanopy
Portraits of American Indians, gravures de Charles Bird King
publiées par Rice & Rutter & Co. Philadelphia, 1836-1844.

La guérilla indienne se déchaîne alors tous azimuts. En janvier 1836, par exemple, elle détruit seize plantations, grossissant par la même occasion ses rangs des esclaves qu'elle libérait. Quoique passant pour le principal chef des Séminoles, Osceola ne participe jamais à ces raids. Il exhorte même ses guerriers à plus de discernement : « *Ce n'est pas eux (femmes et enfants) que nous devons scalper où à qui nous devons faire la guerre, c'est à leurs hommes. Agissons donc comme des hommes.* »¹⁵

¹⁴ *Seminole Colonization in Oklahoma*, Welsh, p. 90.

¹⁵ *Seminole*, Garbarino, pp. 46-47.



A gauche : Deux photos du chef Billy Bowlegs, 1855 et un guerrier non identifié, même époque.
(Smithsonian Institute)



Soldats américains de la 2^e guerre séminoles - Osceola, peinture de George Catlin.

Le ton était désormais donné à ce conflit larvé. Les Blancs ne devaient pas espérer attirer leurs adversaires en terrain découvert, seule prévaudrait la tactique du *hit and run* (frapper et filer) à laquelle West Point ne préparait aucun de ses élèves. La guérilla séminole se serait peut-être interrompue plus tôt si un concours de circonstances ne l'avait pas relancée. Fin février 1836, Osceola avait réussi à bloquer le corps expéditionnaire du général Gaines aux abords de la Withlacoochee River qui avait déjà connu le massacre de la colonne Dade, quelque six semaines plus tôt.

Dans les premiers jours de mars, répondant aux souhaits de quelques-uns de ses chefs, John Jumper sollicite une entrevue avec le commandant du contingent bloqué près de ladite rivière. Traitant au nom de son général, le capitaine Ethan R. Hitchcock admet la bonne foi de Jumper lorsque celui-ci admet que trop d'hommes étaient tombés des deux côtés. Leur entretien aurait peut-être débouché sur une cessation provisoire des hostilités si, durant les pourparlers, la colonne de renfort menée par le colonel Clinch n'avait pas attaqué brusquement les Indiens dans l'espoir de dégager Gaines de son encerclement.

Les généraux dépêchés sur place ne produisant aucun résultat, Washington remet le conflit entre les mains du général Winfield Scott qui ne s'était pas encore distingué sur le sol mexicain. Durant l'été 1836, il ordonne la pénétration simultanée de trois contingents dans le sud de la Floride. Cette opération visait à pousser les Indiens vers le

nord de l'Etat où le couvert leur était beaucoup moins favorable. Empêtré dans ce guêpier floridien, il tire son épingle du jeu quand Washington l'assigne en Alabama. C'est donc au brigadier général Thomas S. Jesup qu'incombe alors la répression de l'insurrection séminole. Il réussira à la circonscire, mais avec des méthodes qui ne s'inscrivent pas dans les annales les plus glorieuses de l'U.S. Army.

Avec 10 000 hommes incluant des mercenaires creeks, Jesup marque des points. En janvier 1837, près de Great Cypress Swamp, ses hommes surprennent le quartier général d'Osceola et détruisent la majeure partie de ses stocks de poudre. Ces ingrédients ainsi que les fusils dont usent alors les Séminoles provenaient principalement de trafiquants cubains qui les fournissaient par la mer. L'armée fédérale se sert de ses mercenaires creeks pour ses basses besognes. Ceux-ci se paient en capturant des Noirs et des métis séminoles qu'ils revendent comme esclaves. En moins de deux mois, ils s'emparent de 131 Noirs et mulâtres, principalement des femmes et des enfants. Tandis que le général Jesup cherchait à broyer la rébellion, l'autorité d'Osceola s'étend sur l'ensemble des villages séminoles. Dans sa lutte contre les Blancs, il se sait soutenus par les Séminoles d'ascendance africaine. Jesup aurait dit à ce propos : « *Cette guerre est une guerre de Noirs et pas d'Indiens.* »¹⁶ La réflexion du général Jesup résulte d'une observation très pragmatique. Etant ceux qui avaient le plus à redouter de l'ingérence américaine, les Séminoles d'origine africaine avaient donc intérêt à exciter les Séminoles non métissés et à leur inspirer une intransigeance effrénée.

La victoire de Jesup à Great Cypress Swamp stupéfie cependant les Séminoles et érode temporairement leur combativité. Le 6 mars 1837, ils conviennent des conditions d'un cessez-le-feu à la suite duquel les clans séminoles se regrouperaient à Tampa Bay, avec tous leurs biens avant leur transfert dans l'Ouest. Osceola ne partage pas la conviction des siens et demeure à l'écart des transactions. Ledit accord contenait une sérieuse pierre d'achoppement : le statut des esclaves noirs qui s'étaient réfugiés chez les Indiens. Dans un premier temps, Jesup n'autorise pas les planteurs à venir rechercher eux-mêmes leurs anciens esclaves. « *Les Noirs manipulent les Indiens* » écrivit-il « *et il est important que les premiers se sentent en sécurité car, s'ils redevenaient méfiants, la guerre recommencerait.* »¹⁷ Le général n'en demeurait pas moins retors car il autorise néanmoins des planteurs à s'infiltrer chez les Séminoles après que ceux-ci lui aient remis des otages. Les traqueurs d'esclaves en appellent aussitôt à la loi américaine pour prélever dans les otages tous ceux dont les traits trahissent une ascendance négroïde.

Wild Cat (*Coa-coo-chee*), était alors un chef séminole que ses exploits guerriers avaient fait sortir de l'anonymat. Apprenant cette trahison, lui et le Noir John Horse (*Cohia*) se portent aussitôt au secours des captifs. Cette action fulgurante et pourtant prévisible décontenance le général Jesup : « *Ces deux races partagent les mêmes intérêts et les mêmes sentiments. Si les Indiens restent dans cet Etat, leurs Noirs deviendront un point de ralliement pour tous les esclaves en fuite dans les Etats voisins.* »¹⁸

Les Séminoles qui se rendaient à Tampa Bay font alors demi-tour et repartent dans le sud de l'Etat. Des guerriers séminoles y emmènent quasiment de force les chefs Micanopy, Jumper et Cloud qui avaient souscrit aux accords de mars 1837. Cette parenthèse profite à Osceola qui ravive le feu de la révolte et devient l'âme, le symbole et le chef absolu de tous les résistants séminoles. Enragé par ce revirement qui ridiculise sa belle déclaration annonçant la fin de la guerre en Floride, Jesup décide de recourir à tous les moyens pour redorer son prestige. D'abord, il propose aux Indiens d'affranchir les esclaves de ceux qui quitteront la rébellion pour venir sous sa protection. Durant le

¹⁶ *Black Indians*, Katz, p. 60.

¹⁷ *Ibid*, p. 61.

¹⁸ *Ibid*, p. 61.

brûlant été floridien, il laisse à ses mercenaires creeks le soin de mener à bien cette affaire. En fait, celle-ci se résume à payer aux Creeks le prix des Noirs et des sang-mêlé qu'ils saisissent et d'expédier les autres en Territoire Indien. Lorsque le public américain a connaissance de ces transactions, Jesup se trouve impliqué dans ce que la presse désigne comme du trafic d'esclaves. Lui, qui recherchait tant la gloriole, ne se trouvait pas encore au bout de ses peines. Sa démarche suivante lui assura certes la notoriété, mais pas du tout celle qu'il escomptait.

En septembre 1837, ses troupes capturent presque par hasard le vieux chef King Philip et une trentaine de ses hommes. Trois semaines plus tard, son fils Wild Cat se rend à St. Augustine (Floride) sous un drapeau blanc pour demander une entrevue avec son père. Jesup y accède mais le fait incarcérer sur-le-champ, le temps de le pressurer pour qu'il convainque les autres chefs de déposer les armes. Osceola rebondit sur l'initiative et, en octobre 1837, suggère de rencontrer le général Hernandez à condition que ce dernier vienne sans escorte militaire. Apprenant l'ouverture faite par Osceola, le général Jesup ordonne à Hernandez de se faire accompagner par une troupe suffisamment forte pour pallier tout événement imprévisible et l'enjoint surtout de s'emparer d'Osceola et de ses chefs s'ils ne souscrivaient pas aux conditions américaines.

Entouré de ses principaux chefs et de 70 otages, Osceola se présente au jour et à l'heure sous le drapeau des parlementaires. Il avait bien spécifié qu'il ne s'agissait que d'un entretien préliminaire et non pas d'une reddition. On peut se demander comment les 300 dragons de Hernandez réussirent à se dissimuler dans le couvert sans attirer l'attention des Indiens. En tout cas, au signal donné, ils surgissent et neutralisent Osceola et sa suite. La troupe incarcéra 95 Séminoles dans les geôles de St. Augustine (Floride). Hernandez se défendit de l'accusation de trahison dont l'accabla la presse en arguant qu'il n'avait jamais promis de ne pas inquiéter les parlementaires indiens et qu'il avait toujours soutenu que les seuls termes qu'il accepterait d'entendre de la part des Séminoles étaient ceux de la reddition sans condition. Il ajouta, sans convaincre personne, que le véritable objectif d'Osceola était de détourner son attention pour attaquer St. Augustine.

Jesup n'en était pas encore à sa dernière ignominie. Au moment des événements, John Ross¹⁹ le chef suprême des Cherokees se trouvait à Washington pour négocier les conditions de la déportation de son peuple en Territoire Indien. Eu égard à ses racines indiennes et à sa culture occidentale, le président des Etats-Unis et son secrétaire à la Guerre sollicitent son intervention pour amener les derniers dissidents séminoles à résipiscence. Soucieux de se ménager les faveurs présidentielles, dans l'intérêt de ses Cherokees, Ross et sa mince délégation prennent la route de la Floride. Après un accueil très froid de la part de Jesup et à l'issue d'un périple malsain et difficile dans les swamps, Ross et son parti rencontrent enfin le chef Micanopy et quelques autres. Malgré la brièveté du délai que Jesup lui a imposé, Ross réussit tout de même à convaincre deux de ses interlocuteurs séminoles de le suivre jusqu'au camp américain, sous un drapeau blanc, pour discuter des termes de leur éventuelle reddition. Jesup leur réserve un très mauvais accueil et oppose une fin de non recevoir catégorique aux intentions de Micanopy et de Cloud, les deux Séminoles que Ross avaient persuadés de le suivre.

Surgit alors un autre malheureux concours de circonstances. Sur ces entrefaites, les chefs Wild Cat et John Horse s'étaient évadés de la prison qu'ils partageaient avec Osceola et quelques autres. Rongé par la tuberculose, Osceola les avaient incités à tenter leur chance sans se préoccuper de lui. Prétextant que le retour de Wild Cat auprès des

¹⁹ Il n'avait qu'un huitième de sang cherokee, avait accompli des études élaborées dans un collège américain et possédait un grande plantation de coton sur laquelle servaient des centaines d'esclaves noirs, ce qui était courant au sein de cette nation indienne vers le milieu du XIX^e siècle.

siens raviverait les hostilités, Jesup ordonne l'arrestation des deux malheureux chefs qui avaient suivi Ross en toute confiance. Dégoûté, ce dernier ressent cette trahison comme une manipulation dont il a été l'outil involontaire. John Ross ne se prive du reste pas d'en faire état auprès du secrétaire à la Guerre :

« Nous avons l'honneur de vous relater les causes qui, dans notre humble opinion, retardèrent et ruinèrent les effets souhaités par notre médiation.

« D'abord, nous ne fûmes pas accueillis avec la franche et cordiale coopération qui était nécessaire à notre mission de paix. Le général Jesup nous imposa des délais inutiles depuis notre arrivée à St. Augustine, le 10 novembre, jusqu'au 28. Pendant ce temps, nous aurions pu accomplir beaucoup de choses avec les Séminoles et, probablement, obtenir une issue favorable de ce conflit. Ensuite, lorsque nous fûmes autorisés à nous rendre dans les camps des Séminoles hostiles, le délai qui nous fut imposé était trop court. Nous ne disposions que de six jours pour effectuer cette tâche aussi ardue que compliquée. Troisièmement, après avoir réussi à convaincre les chefs d'accéder à nos requêtes, à l'issue de longs et essentiels préliminaires de paix, Wild Cat s'évada. Compte tenu du mauvais traitement que lui avait fait subir l'officier supérieur à qui il avait accordé sa confiance, il se trouva déterminé, vraisemblablement en raison de la virulence de ses sentiments, à faire échouer tous les plans visant à la capture de son peuple, quelles que soient les méthodes utilisées, aussi bien sous un drapeau de paix que sur un champ de bataille. En dernier lieu : si le général Jesup s'était comporté plus généreusement et plus judicieusement avec les chefs qui s'étaient placés eux-mêmes sous sa justice et s'il ne les avait pas mis dans une situation qui aggraverait naturellement les difficultés et s'il avait fait preuve de plus de justice à l'égard des Indiens - nous n'hésitons pas à le déclarer - la guerre aurait pu être menée à son terme. »²⁰

La belle échappée de Wild Cat et de John Horse équivalait au lancer d'un baril de poudre sur de la cendre ardente. Fils du roi Philip et neveu du grand chef Micanopy, Wild Cat passait pour un guerrier dont le prestige égalait celui d'Osceola. Comme l'avait exprimé la délégation cherokee, Jesup aurait pu exploiter la confiance que ces deux Séminoles lui avaient accordée pour entamer paisiblement des pourparlers de paix. Or, en laissant cours à son mépris pour la « chienlit » indienne, le général s'aliénait définitivement le seul chef capable de raviver la révolte et de la prolonger dans des mesures que les Américains ne pouvaient pas prévoir. Le colonel Zachary Taylor avait débarqué en Floride depuis l'été et il lui échut la faveur de s'illustrer dans la seule grande bataille de cette « sale guerre », celle du Lac Okeechobee, livrée le 25 décembre 1837.

On ne sait pas ce qui incita les Séminoles à livrer une bataille rangée. C'était peut-être la certitude instinctive d'infliger à leurs adversaires plus de pertes qu'ils n'en subiraient eux-mêmes. En outre, le cadre naturel dans lequel ces Indiens vivaient en complète symbiose constituait un allié infiniment redoutable pour les Blancs des plaines. Ce n'est pas une simple force de police que Zachary Taylor engageait dans la forêt floridienne, mais une petite armée comprenant 70 Indiens Delawares, 180 tireurs d'élite du Tennessee et 800 soldats réguliers. Avant même d'approcher les avant-postes séminoles, ils eurent à affronter un enfer vert et marécageux. Des herbes tranchantes leur sciaient les mollets, des sables mouvants s'ouvraient soudainement sous leurs pas, des nuées de moustiques les harcelaient jour et nuit tandis que ça et là, des hommes hurlaient de douleur sous la morsure d'un *rattlesnake* ou d'un terrible mocassin des *swamps*.

Les Séminoles avaient eu largement le temps de se déployer et de s'embusquer aux abords du lac en attendant l'arrivée du gros de la troupe américaine. Les soldats et leurs éclaireurs delawares pataugeaient jusqu'à la taille dans les eaux glauques d'un marigot,

²⁰ *Report of the Cherokee Deputation into Florida*, Foreman, pp. 437-38.

leur fusil brandi au-dessus de la tête, lorsque les surprind la première salve des guerriers séminoles. Les Delawares détalent sur-le-champ tandis que les volontaires du Tennessee foncent droit sur la ligne de feu ennemie. La guerre avait appris aux Indiens à distinguer les gradés du reste de la troupe. Les volontaires du Tennessee l'expérimentent à leurs dépens et ils se débandent en désordre. Taylor ordonne alors à ses réguliers de relever le défi. Un feu encore plus nourri que les précédents décime les officiers sauf un et presque tous les sous-officiers. Sachant que malgré ses pertes, la masse ennemie ouvrirait tout de même une brèche dans leur ligne, les Séminoles lâchent prise et disparaissent en canoës. Une dizaine des leurs restaient sur le terrain tandis que les Américains comptaient 28 tués et 112 blessés (d'autres sources citent 26 tués et 14 blessés). Compte tenu de la médecine d'alors et des miasmes qui infectèrent leurs plaies sur place, beaucoup de ces blessés décédèrent probablement avant de pouvoir accéder à un hôpital de campagne. La bataille du Lac Okeechobee passe pour le point d'orgue de la résistance des Séminoles. Avec une logique toute militaire, Taylor en revendiqua la victoire en arguant que ses adversaires avaient abandonné le terrain.

Un mois plus tard, le 30 janvier 1838, un autre drame se déroulait bien loin de la Floride. Dans sa geôle malsaine de Fort Moultrie, à Charleston (Caroline du Sud), Osceola succombait à la malaria qui le minait depuis longtemps. Le hasard de l'histoire veut que le célèbre peintre George Catlin dressa un portrait d'Osceola quelques jours avant sa mort. Il affirma qu'il reproduisit scrupuleusement le moindre détail de la tenue d'apparat du chef séminole. Quant au général Jesup, son étoile se ternissait de plus en plus et, en mai 1838, le colonel Taylor, promu entre-temps général, le remplace en Floride. De victoires spectaculaires, Taylor n'en marque pas plus que son prédécesseur. Toutefois, il bénéficie de l'usure de la guerre qui, peu à peu, lamine les Séminoles. Leurs raids s'espacent par manque de guerriers, de fusils et de poudre. La flotte fédérale exerce, au large des côtes floridiennes, un blocus qui interrompt le trafic d'armes des marchands cubains.

Le nombre d'Indiens qui se rendent ou qui sont capturés s'accroît sans arrêt. En mai 1838, 1 160 de ceux-ci grossissent les rangs des 250 Séminoles qui ont suivi les chefs Micanopy et John Jumper en Territoire Indien (Oklahoma). Tandis que s'allonge la liste des malades au sein des captifs, naît une controverse à propos des 90 Nègres séminoles dont se sont emparés les Creeks. La plupart de ceux-ci seront tout de même autorisés à s'installer en Territoire Indien, mais le Congrès fédéral devra intervenir pour statuer sur le sort des Séminoles de couleur, catalogués comme esclaves. Cette controverse retarde évidemment le départ des exilés séminoles. La précarité dans laquelle ils sont maintenus, à La Nouvelle-Orléans, coûte la vie à 54 d'entre eux. Fin juin, 349 Séminoles supplémentaires débarquent à Fort Gibson. En août, les rejoignent le chef Alligator, sa famille et sa bande d'Apalachicolas.

En 1840, le brigadier général Taylor est appelé à d'autres fonctions et le colonel Walker K. Armistead lui succède en Floride. Profitant du reflux de la sédition indienne, cet officier contrecarre habilement les actions des derniers noyaux de la guérilla en incendiant ses récoltes cachées au plus profond de la jungle floridienne. Quoique la guerre entrât visiblement dans sa phase finale, les ultimes irréductibles séminoles n'en étaient que plus enragés. En 1840 notamment, leurs derniers meneurs se retirent au plus profond des Everglades quand le colonel Armistead tente de corrompre certains d'entre eux. Le gouvernement fédéral recourt à toutes les astuces pour les désarmer et les expulser. Il persuade même quelques-uns des chefs expédiés en Territoire Indien de revenir en Floride pour induire les autres à cesser la résistance, mais rien n'y fait. Dans le même temps, les autorités américaines continuent de déporter des Séminoles dans un camp jouxtant l'agence des Indiens Choctaws en Territoire Indien. En juin 1841, ils sont 800 à y attendre que l'on songe à leur créer un territoire distinct. Au cours du mois précédent, le général William J. Worth avait pris les rênes de la Floride. Plutôt que de

rechercher des engagements, toujours incertains et souvent inutiles, il se contente de détruire systématiquement les greniers et les récoltes de l'ennemi.

Dans cette guerre qu'il veut totale, le général américain perd au moins son honneur. Ses hommes capturent Wild Cat lorsque celui-ci et quelques sous-chefs se présentent sans armes avec un drapeau blanc. Exerçant une habile pression, Worth menace de les pendre s'ils ne persuadent pas leurs familles et leurs partisans de capituler et de s'exiler. Vraisemblablement à bout de ressources, Wild Cat et 210 des siens se soumettent sans condition. Dès lors, la rébellion séminole ne se manifeste plus que par des déprédations sporadiques qui ne justifient plus l'entretien d'une armée aussi nombreuse sur place. Le 14 août 1842, Washington proclame officiellement la fin de la seconde guerre séminole.

Les deux noyaux rebelles encore actifs tombent successivement. Durant le mois de novembre 1842, le colonel Ethan A. Hitchcock reçoit la reddition de Pascofa et de ses hommes. Le 16 avril 1843, Halleck Tustenuggee et ses 70 guerriers déposent également les armes, les Américains avaient encerclé l'îlot sur lequel il se tenait au milieu de l'immense Great Wahoo Swamp. Tous sont de véritables *Upper Creeks* qui ont fui l'Alabama en 1836 pour échapper aux *Lower Creeks*. Le combat de Tustenuggee est le dernier que les Indiens de Floride livrent au cours de cette seconde guerre. Le 14 juillet 1843, Pascofa et Tustenuggee s'embarquent avec leur clan sur des bateaux en partance pour Fort Gibson, via La Nouvelle-Orléans.²¹

D'après le recensement établi deux ans plus tard, l'armée aurait déporté près de 4 000 Séminoles (Noirs y compris) entre 1835 et 1842. Selon le général Worth, pas plus de 300 Séminoles, à cette époque, se terraient encore dans les Everglades. Ce chiffre est vraisemblablement sous-estimé, mais en raison même de leur isolement, il reste impossible d'évaluer au plus près le nombre de Séminoles qui refusèrent de passer sous la tutelle américaine. Quoi qu'il en soit, Worth jugea qu'il serait vain et coûteux de chercher à les extirper des forêts marécageuses du sud de la Floride. Aussi, afin de conclure une sorte d'état de paix permanent, il réunit une poignée de chefs à Cedar Key, le 14 août 1843 et leur fait savoir qu'ils pourraient désormais vivre tranquillement tant qu'ils ne franchiront pas une ligne virtuelle dont il leur fixa les bornes.²³

La troisième guerre séminole, 1849-1855

Les historiens ne l'ont intitulée comme telle que pour désigner la période pendant laquelle ne se produisirent que des accrochages isolés impliquant peu de combattants. La presse et les Blancs de Floride montèrent expressément ces accrochages en épingle pour justifier l'expulsion des derniers Séminoles de leur Etat. Début janvier 1849, le meurtre d'un Blanc nommé Barker, par cinq Séminoles ivres, sert de tremplin à une campagne indianophobe qui amplifie les rumeurs de nouvelles déprédations séminoles. Le 14 janvier 1849, le gouverneur de Floride approuve le vote de ses chambres réclamant l'intervention des forces armées américaines. Le même jour, le corps législatif floridien entérine la motion interdisant désormais aux Séminoles de franchir la ligne de démarcation fixée par le général Worth.²⁴

Ce battage pour ce qui n'était, en fin de compte, qu'une simple affaire de police, ressortissait à des visées bassement lucratives. La mise sur pied de guerre de la milice et l'entretien d'un corps de troupe fédéral ouvraient de nouveaux marchés qui profiteraient à l'économie locale. En outre, le déploiement de telles forces déclencherait tôt ou tard des incidents avec les Indiens et justifierait leur déportation musclée. Avant même d'enquêter sur les causes réelles de cette nouvelle tension, le gouvernement accepte comme une évidence la nécessité de vider la Floride de ses derniers autochtones. Par

²¹ *The Exiles of Florida*, Giddings, p. 313 ; *Five Civilized Tribes*, Foreman, p. 236.

²³ *Five Civilized Tribes*, Foreman, pp. 239, 247 ; *Seminole*, Garbarino, p. 53.

²⁴ *Five Civilized Tribes*, Foreman, p. 248.

l'intermédiaire de ses agents aux Affaires indiennes, Washington offrit 1 000 \$ à chacun des membres d'une délégation issue des Séminoles établis en Territoire Indien, pour inciter leurs frères de Floride à les rejoindre dans l'Ouest. Cette délégation de quatorze personnes comptait notamment Jim Bowlegs, parent du chef Billy Bowlegs, et le chef creek Tustenuggee qui avait livré le dernier combat de la guerre précédente. L'indemnité que leur proposait Washington était énorme, surtout pour des Indiens récemment exilés. Elle correspondait en effet à plusieurs années de salaire d'un employé américain de l'époque.

En Floride, le capitaine J.T. Sprague de l'armée régulière tente de minimiser les choses. Faisant valoir sa longue expérience dans cet Etat et les informations qu'il a recueillies auprès de Séminoles des Everglades, il soutient que les rebelles ne comptaient que 120 guerriers, en l'occurrence 70 Séminoles, 30 Mikosukis, 12 Creeks, 4 Yuchis et 4 Choctaws qui, avec leurs familles, formaient une bande qui n'excédait pas 360 âmes. Leurs deux seuls chefs étaient le vieux Abiaca de 99 ans et Billy Bowlegs Jr. de 33 ans. Pour les réduire, le 7^e régiment d'infanterie reçoit l'ordre de descendre en Floride et de se mettre à la disposition du général Twiggs à Tampa Bay. Dans le même temps, l'Etat de Floride décrétait la mobilisation de deux compagnies de sa milice. En février 1850, Twiggs disposait de 1 735 soldats et officiers répartis dans divers postes de l'Etat.

Quand il arriva à Tampa Bay, trois mois plus tôt, une délégation comptant une soixantaine de Séminoles l'y attendait depuis neuf jours. Pas le moins du monde agressifs, ils espéraient régler amicalement leur nouveau contentieux avec les Blancs en présentant au général trois des cinq meurtriers séminoles et les mains du quatrième qui avait péri lors de son interpellation. Après avoir écouté l'allocution que leur adressa Twiggs, Assunwha, leur porte-parole, lui répondit en s'étonnant des propos que leur avait tenus le général : *« Depuis des années, vous n'avez pas eu à vous plaindre de nous. Récemment, lorsque quelques mauvais hommes désobéirent à la loi - ce qu'aucun peuple ne peut empêcher (...) Nous vous avons rencontré et nous vous avons promis de vous donner satisfaction. Depuis lors, nous n'avons pas perdu de temps. Nous avons tué un des nôtres et nous vous en avons amené trois pour que vous puissiez les exécuter. Nous ne tarderons pas à vous produire le cinquième. Il y a eu beaucoup de troubles et vous nous avez adressé beaucoup de reproches, mais nous avons fait justice et nous sommes ici, assurés que vous serez satisfaits. Or, maintenant que vous nous demandez de nous exiler, je ressens la chose comme si vous m'aviez tué aussi. Je ne m'en irai pas et mon peuple non plus. Je n'ai pas besoin de temps pour y songer car mon opinion est faite à ce sujet. Je ne m'attendais pas à un tel langage et, si tel avait été le cas, je n'aurais jamais veillé à ce que ces hommes vous fussent remis. »*

Sans transition, Billy Bowlegs enchaîna à son tour. Usant d'un langage plus incisif, il conforta les propos d'Assunwha tout en laissant clairement entendre que les siens s'opposeraient violemment à toute tentative de les déporter par la force. Pris de court par les arguments fondés de ses interlocuteurs, Twiggs hésite puis suggère de reprendre la discussion un peu plus tard. Comme les Indiens refusent de rester sur place, le général consent à les revoir le 19 janvier 1850 dans un lieu de leur choix. Encouragé par l'apparente bonne disposition des Indiens, Twiggs leur expédie le groupe de Séminoles qu'il avait fait venir du Territoire Indien. Par leur intermédiaire, il offre des indemnités à ceux qui accepteront de partir dans l'Ouest : 500 \$ pour chaque guerrier et 100 \$ par femme ou enfant. Washington s'engageait en outre à les entretenir pendant un an, à les dédommager pour leurs frais de voyage et pour la perte des biens qu'ils ne pourraient pas emporter. Les autorités américaines auraient même proposé une prime de 10 000 \$ à Billy Bowlegs s'il réussissait à convaincre les siens de plier bagages. Jamais, Washington n'avait consenti une offre aussi onéreuse à une nation indienne.²⁵

²⁵ *Five Civilized Tribes, Foreman, pp. 249-50.*

Celle-ci séduit peu de Séminoles, les autres refusent obstinément de quitter la terre de leurs ancêtres. Leur entêtement durcit évidemment la position américaine et Twiggs charge l'un de ses officiers de recourir à une compagnie d'infanterie et une compagnie d'artillerie pour regrouper 70 ou 80 Séminoles et les escorter jusqu'à leur embarquement sur un steamer en partance pour La Nouvelle-Orléans. Le 27 mars 1850, Twiggs écrit au secrétaire à la Guerre que les Indiens avaient rompu les négociations et s'étaient retirés loin de ses troupes. Il précise cependant que leur attitude ne présageait aucun geste hostile. A la demande du général, une seconde délégation de Séminoles du Territoire Indien débarque en Floride le 5 mai pour accomplir la même démarche que la précédente. Cette fois, Billy Bowlegs refuse carrément de l'entendre et menace même de lui tirer dessus si elle faisait mine de pénétrer dans son territoire. En 1851, Washington charge alors l'agent spécial Luther Black de surenchérir sur leur précédente offre et de proposer 800 \$ par guerrier et 400 \$ par femme et enfant séminoles. Ce marché ne convainc aucun autre Indien de quitter la Floride.²⁸



Famille séminole dans les Everglades à la fin du XIX^e siècle. (Smithsonian Institute)

Le 18 mai 1853, considérant l'enlisement des pourparlers avec les derniers séminoles, le président Pierce décrète que le déplacement des derniers Séminoles incombait désormais au secrétaire à la Guerre. Sa décision ne semble pas avoir été suivie d'effets immédiats car, le 22 novembre 1853, Chilly McIntosh, le leader sang-mêlé des *Lower Creeks* en Territoire Indien, propose au département de la Guerre d'expulser de Floride les irrédentistes séminoles en échange d'avantages pécuniaires pour lui et les siens. Néanmoins la Floride reste calme car les clans séminoles se terrent dans les Everglades.²⁹

Entre-temps, la Chambre des représentants de Floride avait promulgué une loi punissant toute transaction commerciale avec les Indiens afin de les priver de plomb et de poudre pour la chasse et la guerre. C'est à cette loi que les Séminoles se réfèrent lorsqu'un officier de l'armée régulière sollicite leur collaboration pour attraper des esclaves en fuite. Les Blancs voulaient que chacun reste de son côté, et bien il en serait ainsi dans tous les cas ! Dépité, l'officier écrit à Jefferson Davis, le secrétaire à la Guerre de l'époque, que le seul moyen de circonscrire les derniers noyaux séminoles était de les affamer en les isolant de l'extérieur. Les palabres, les conseils et les

²⁸ Col. J.H. Winder to Secretary of War - OIA, 29/9/1850, Seminole File W566, in *Five Civilized Tribes*, et *Report of Commissioner of Indian Affairs for 1851* ; US House executive document n°2 - 32d Congress, 1st Session, p. 306, in *Five Civilized Tribes*, Foreman, pp. 252-53.

²⁹ Adjutant-general to W. Scott, 19/5/1853, AGO, ORD, WDF, A41 et AGO, ORD 917 M 1853, in *Five Civilized Tribes*, Foreman, p. 253.

déclarations d'intention n'avaient pas encore fait couler le sang. Il ne tarderait pas à jaillir à nouveau.

En 1855, le gouvernement américain ordonne à son service du cadastre de procéder au levé des swamps des Everglades. Non seulement les Indiens ne s'y opposent pas, mais ils assistent fréquemment la mission topographique dans l'espoir que ses membres puissent témoigner de la misère dans laquelle les Blancs les obligent à vivre. Par simple provocation ou par haine de l'Indien, quelques arpenteurs pillent les champs de Billy Bowlegs et saccagent ce qu'ils ne peuvent pas emporter. Les représailles s'enchaînent aussitôt. En décembre 1855, une trentaine de guerriers incendie quelques casemates en bois inoccupées près de Big Cypress Bend et blessent plusieurs Blancs de la mission topographique. L'inévitable intervention de l'armée s'enlise alors dans trois années d'accrochages sporadiques qui n'érodent ni les ressources ni la volonté des réfractaires indiens. Ils se retirent simplement au plus profond de la forêt, là où le terrain devient impraticable pour l'armée fédérale. Même si cette dernière réussit parfois à détruire l'un ou l'autre de leurs champs, les Indiens en aménagent d'autres, plus loin encore dans les immenses Everglades.³⁰

Entre-temps, les conditions de vie des exilés séminoles s'étaient nettement améliorées en Territoire Indien. Ils avaient enfin obtenu un territoire distinct de celui des Creeks. Cette information ayant filtré jusqu'au cœur de la forêt floridienne, une poignée de Séminoles accepte de partir dans l'Ouest. Le redoutable Billy Bowlegs et 164 de ses partisans quittent la Floride en 1858. En février de l'année suivante, un ultime contingent les suit.³¹ Compte tenu du peu de Séminoles que contenaient encore les Everglades à cette époque, on peut vraiment se demander ce qui incita le gouvernement fédéral à vouloir les déporter avec autant d'énergie. La guerre civile et son déroulement détournèrent alors définitivement l'attention de Washington sur ce problème, devenu dérisoire.

Dans l'histoire américaine, aucune nation indienne aussi peu nombreuse que celle des Séminoles n'avait résisté aussi longtemps et avec autant de détermination. Il est en effet incroyable que 5 000 individus tout au plus, femmes et enfants compris, aient pu tenir tête pendant vingt ans à un pays moderne comptant jusqu'à 13 millions d'âmes. Quelque 1 500 Séminoles bataillèrent presque sans cesse contre les 40 000 hommes qu'engagèrent les Etats-Unis dans ces deux guerres. Les pertes indiennes ne seront jamais connues, mais leurs adversaires laissèrent 1 500 hommes sur le terrain, sans parler des handicapés et de ceux qui décédèrent de leurs blessures quelques années plus tard. Les guerres séminoles coûtèrent de 30 à 40 millions de dollars au Trésor fédéral, la plus onéreuse des guerres indiennes.³²

Du Territoire Indien au Texas

L'installation des rescapés séminoles en Territoire Indien appartient à un chapitre distinct où se mêlent la destinée des Cinq Nations Civilisées et celle de la Confédération sudiste. En revanche, l'épopée d'une bande de Séminoles noirs indomptés qui refusèrent de s'implanter en Territoire Indien s'inscrit dans le prolongement de la lutte que livra ce peuple pour sa survie.

Si les Creeks, les Choctaws, les Chickasaws et les Cherokees jouissaient d'un district propre en Territoire Indien, le gouvernement n'avait rien prévu pour les Séminoles. Comme ils appartenaient à la même ethnie que les Creeks, l'administration américaine les parqua sur les terres que géraient les Creeks. C'était faire abstraction de l'antagonisme qui persistait entre les *Upper Creeks* et les *Lower Creeks* esclavagistes.

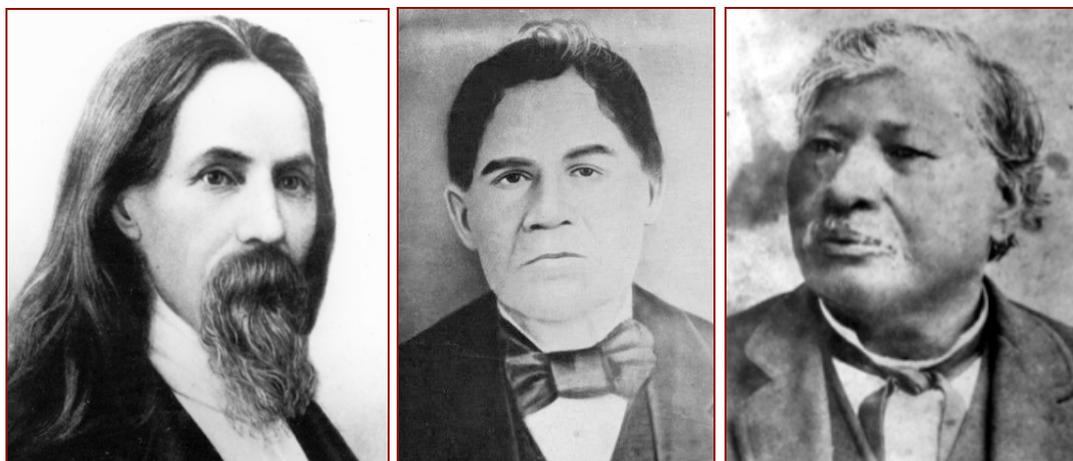
³⁰ *Five Civilized Tribes*, Foreman, pp. 253-54 ; *Seminole*, Garbarino, pp. 54-55.

³¹ *Five Civilized Tribes*, Foreman, pp. 272-75.

³² *Seminole Colonization in Oklahoma*, Welsh, pp. 97-98.

C'était surtout ne pas tenir compte de l'active participation de ces derniers aux côtés des Américains durant les guerres séminoles. Or, ces anciens mercenaires creeks détenaient le pouvoir en Territoire Indien. Nous avons noté que, lors de l'arrivée des premiers déportés séminoles chez les Creeks, ces derniers avaient littéralement kidnappé 300 Séminoles noirs pour les revendre comme esclaves et qu'il fallut l'intervention du procureur général des Etats-Unis pour les contraindre à restituer les Séminoles noirs dont ils s'étaient emparés.³⁴

Coa-coo-chee ou Wild Cat avait été le fidèle lieutenant d'Osceola et passait pour un chef de guerre tout aussi redoutable. Sa connaissance de la langue et de la mentalité américaines, qu'il avait acquies à leur contact en Floride et en Territoire Indien, le désignait naturellement pour prendre la tête des restes de sa nation. Malheureusement, après la mort du chef Micanopy en Territoire Indien, les Séminoles choisirent de le remplacer par John Jumper (Micco-nut-char-Sar). Cette élection s'avérait d'autant plus navrante qu'elle donnait le pouvoir à un chef qui entretenait d'excellents rapports avec la faction la plus dure des esclavagistes creeks, notamment la puissante famille des McIntosh.



**De gauche à droite : les sang-mêlé Daniel et Chilly McIntosh. (Oklahoma Historical Society)
Propriétaires d'esclaves noirs, ils appartenaient à l'une des familles dominantes de la société creek.
A droite : John Jumper, le chef des Séminoles esclavagistes en 1860. (Oklahoma Historical Society)**

Dans ses rêves, Wild Cat avait imaginé qu'il pourrait un jour présider une sorte d'Union Sacrée de tous les Noirs et de tous les Indiens du Sud-Ouest. Or, la réalité le plaçait dans la quasi-impossibilité de défendre ne fût-ce que les droits de sa bande de sang-mêlé au sein de sa propre nation. Deux ans plus tôt, en 1846, il s'était aventuré dans les plaines et avait même négocié la confiance des Comanches. Il avait également parcouru le Texas à trois reprises pour y prendre langue avec les Kickapoos, les Osages et les Apaches Lipans dans la perspective d'une vaste confédération afro-indienne. Cette vision reposait-elle sur des motivations altruistes ou sur une incommensurable soif de pouvoir ? Marcellus DuVal exerçait à l'époque la fonction d'agent fédéral des Séminoles. A ce titre, il eut de nombreux entretiens avec Wild Cat et le décrit comme suit : « *C'est un ambitieux, il voudrait se tailler une place dans le monde, il aimerait persuader le gouvernement qu'il contrôle et tient en mains les Indiens des Plaines tout en leur faisant croire qu'il est le seul homme capable de s'opposer diplomatiquement à Washington, dans leur intérêt.* »³⁵ Au sortir de l'année qui avait vu l'élection de Jim Jumper à la tête de la nation séminole, le procureur général des Etats-Unis décréta que les Séminoles noirs demeuraient néanmoins des esclaves aux yeux de la loi américaine. Les *Lower Creeks* et les Blancs de l'Arkansas exigent alors que les Séminoles noirs ne

³⁴ *Five Civilized Tribes*, Foreman, p. 257.

³⁵ *DuVal to Brown, 5/11/1849 - OIA Florida file D251, in Five Civilized Tribes*, Foreman, p. 261.

soient plus autorisés à détenir des armes. Ces décisions allaient à l'encontre de l'égalité que Wild Cat prônait au sein de sa nation, mais elles servirent ses desseins.

Comme il n'avait pas pu accéder au poste suprême de sa nation, il deviendrait au moins le chef incontesté de ses dissidents et de leurs alliés. Un beau matin de l'automne 1849, Wild Cat et le Noir John Horse emmènent des centaines des leurs vers le Rio Grande. La route était longue jusqu'au ferry d'Eagle Pass qu'ils franchissent durant l'été suivant. Au fil de sa marche, la colonne séminole avait attiré plus de 800 âmes dont des esclaves noirs qui avaient fui leurs maîtres creeks et cherokees. Sur ces entrefaites, 600 *Lower Creeks* en armes s'étaient lancés à leur poursuite, mais Wild Cat réussit à leur faire croire qu'un millier de Kickapoos et d'autres Indiens des Plaines se tenaient à proximité pour leur porter assistance. Les *Lower Creeks* des frères McIntosh n'insistèrent pas et retournèrent chez eux.

Dans le Mexique encore secoué par la récente défaite que lui avaient infligée les Etats-Unis, le président Santa Ana n'hésita pas à accorder l'asile à ces rebelles américains. En échanges de terres, ceux-ci s'engagèrent à servir d'auxiliaires à l'armée mexicaine et à faire régner l'ordre sur la portion du Rio Grande qui jouxtait leurs deux colonies. Celle de Wild Cat s'installa au-dessous de Piedras Negras et celle de John Horse un peu plus au Nord, dans l'Etat du Coahuila. Elles commençaient à peine à se développer lorsqu'en 1851, le Texas ranger Rip Ford entra au Mexique à la tête de 400 hommes. D'après William Katz, l'auteur de *Black Indians*, 60 Séminoles noirs les auraient repoussés avec pertes et fracas. Cette assertion peu crédible semblait tellement plaire à l'auteur qu'il n'a pas jugé utile d'en mentionner la source. Dans la même veine, des esclaves noirs en fuite du Texas et du Territoire Indien auraient afflué en masse dans ces deux communautés. En 1855, Mexico aurait encore recouru au savoir-faire des colonies séminoles pour repousser les aventuriers américains qui s'étaient emparés de Piedras Negras. L'année suivante, beaucoup de fidèles de Wild Cat, retournèrent aux Etats-Unis lorsqu'ils apprirent que le gouvernement américain avait enfin accordé un territoire distinct aux Séminoles du Territoire Indien.

Cinq ans après la fin de la guerre civile, les communautés noires et blanches étaient réputées égales devant la loi, mais le Texas n'en tenait pas vraiment compte. Les soldats de race noire s'intégraient difficilement parmi les vétérans confédérés qui n'admettaient pas qu'on leur confie des armes. Il y avait aussi les Apaches, les Comanches et les innombrables gangs mexicains qui chevauchaient les deux rives du Rio Grande. Pour juguler ces trublions sur un espace de près de 680 000 km², l'armée ne disposait que de 4 612 hommes qui ne possédaient pas l'expérience de ceux qu'ils devaient appréhender.

Un certain major Zenas A. Bliss se souvint alors que, sur l'autre rive du Rio Grande, vivait une colonie d'experts en la matière : les Séminoles noirs que John Horse commandait depuis le décès de Wild Cat au cours d'une épidémie de variole. Bliss y envoya le capitaine Perry qui n'a guère de mal à persuader les vétérans de Wild Cat et leurs descendants d'entrer au service de l'armée fédérale en échange de terres et d'une paie décente. La longue colonne bariolée qui s'engouffra dans Fort Duncan le 4 juillet 1870 inquiéta la population texane. Ces Indiens noirs et ces Nègres indiens affichaient des mines patibulaires et des costumes qui évoquaient trop leur ascendance séminole.

Comme ces recrues n'entraient dans l'armée que sous le statut de scout et qu'elles démontrèrent vite leur habileté à manier les armes à pied et à cheval, personne ne jugea nécessaire de leur faire endosser les tenues bleues réglementaires. Des failles de plus en plus sensibles se dessinent entre la troupe et ses jeunes officiers. A cette époque, le département de la Guerre n'affectait des officiers noirs que dans des unités noires. Ces west-pointers, dont le vernis n'avait pas encore craqué sous le soleil texan, ne font pas le poids face aux vétérans de Wild Cat. La tâche de leur trouver un officier régulier capable de se faire respecter d'eux et de s'adapter à leur comportement exigea deux longues années.

Le quaker new-yorkais John L. Bullis s'enrôla dans l'armée comme simple soldat pendant la guerre et fut promu officier lorsqu'il accepta de commander une unité noire. Issu des rangs, il sortit également de l'orthodoxie en épousant une Mexicaine, ce qui outrageait les Texans autant que le fait de commander une compagnie de Noirs. Celle-ci servit les desseins du quartier général parce qu'elle se trouvait sous la férule d'un officier qui avait accepté la spécificité de ses hommes. En 1875, notamment, le lieutenant Bullis n'échappa aux Comanches que grâce à l'intervention de trois de ses scouts séminoles qui le prirent en croupe. Entre-temps et malgré les démarches répétées de John Horse, la colonie séminole n'avait toujours pas touché les terres que leur avait promises le gouvernement. Dans la pratique, les femmes et les enfants de ces scouts vivaient exclusivement de la solde de leur époux et squattaient où ils le pouvaient. Déçues, quelques familles s'en retournèrent au Mexique.

Malgré le meurtre de l'un d'eux près de Fort Clark et le mutisme du gouvernement à l'égard de leurs revendications, les scouts du lieutenant Bullis restèrent fidèles à leur engagement. Le temps faisait son oeuvre et, en 1882, de nouvelles recrues avaient remplacé progressivement les Séminoles noirs de 1870. C'est dans le courant de cette année-là que John Horse entra vivant dans sa légende. Quoique très âgé, il prit la décision de retourner au Mexique pour y trouver une terre appropriée aux rescapés de sa colonie. Ses proches observèrent sa lente traversée du fleuve, mais ne le revirent jamais. Au tournant du XX^e siècle, Pompey Factor était le dernier scout séminole encore en vie. Il avait reçu la Médaille d'Honneur pour avoir sauvé la vie du lieutenant Bullis. Ne parvenant pas à toucher la moindre pension de l'armée, il s'adressa à un juriste texan pour obtenir la régularisation de son dû. L'armée répondit brièvement qu'elle n'avait aucune trace de ses prétendus services. Durant les guerres indiennes, l'armée ne considérait ses scouts que comme des civils avec lesquels elle ne concluait que des contrats à durée limitée. Ils ne figuraient donc pas dans ses rôles. Ce dernier Séminole s'éteignit en 1928 à Bracketville (Texas). Seule l'histoire locale du Texas s'est souvenue de ces scouts en leur faisant dresser une plaque commémorative à l'entrée du cimetière où sa tombe continue d'être entretenue.

Sources consultées

C.O. (Chronicles of Oklahoma)

- DuChateau A.P. : *Creek Nation on the Eve of the Civil War*, C.O., LII-3, 1974.
Doran M.F. : *Population in Indian Territory*, C.O., LII-4, 1975.
Foreman G. : *Report of the Cherokee Deputation into Florida*, C.O., IX-4, 1931.
Ibid : *Indian Removal, the Emigration of the Five Civilized Tribes*, Norman, 1933.
Ibid : *The Five Civilized Tribes*, Norman, 1934.
Garbarino M.S. : *The Seminole*, New York, 1989.
Giddings J.R. : *The Exiles of Florida*, Columbus, 1858.
Kappler C.J. : *Indian Affairs : Laws and Treaties*, vol. II, Washington, 1904.
Katz W.L. : *Black Indians*, New York, 1997.
Mahon J.K. : *Treaty of Moultrie Creek, 1823*, Florida Historical Quarterly, 50-2, 1962.
Ibid : *Two Seminole's Treaties : Payne's Landing & Fort Gibson*, Florida Hist. Quarterly, 41-3, 1962.
Ibid : *History of the Second Seminole War (1835-1842)*, Gainesville, Florida, 1974.
Mc Reynolds E.C. : *The Seminoles*, Norman, 1957.
Prucha F.P. : *American Indian Treaties*, Los Angeles, 1994.
Savage W.W. : *Creek Colonization in Oklahoma*, C.O., LIV-1, 1976.
Taylor C.F. & Sturdivant W. C. : *Indiens d'Amérique du Nord*, Paris, 1992.
Welsh L. : *Seminole Colonization in Oklahoma*, C.O., LIV-1, 1976.
Wright M.H. : *Guide to the Indian Tribes of Oklahoma*, Norman, 1951.